Document généré le 5 juin 2025 12:19

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Vidéo
Wasteland

Daniel Carrière

Volume 12, numéro 3, été 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33967ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carrière, D. (1993). Vidéo : wasteland. *Ciné-Bulles*, *12*(3), 24–25.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vidéographe, vu et par de René Roberge

Mets et mots de Conception N.O.U.S.

Wasteland

par Daniel Carrière

La vidéo élastique?!

La vidéo c'est tout ce qu'on veut que ce soit... et davantage. Médium hybride, on le sait, qui compose autant avec des moyens réduits qu'avec la grandeur de la lumière étalée sur ses écrans. *Wasteland*, surtout, médium fourre-tout, si léger; un outil de communication travesti en divertissement. Pour se retrouver dans l'inclassable réalité de l'objet unique (?), entre une subvention qui ne viendra sans doute pas, et un programme coupé de la réalité.

Le débat organisé par l'Association de la vidéo indépendante du Québec (AVIQ), intitulé La vidéo élastique, n'a pas porté à confusion, mais sur la confusion. Le panel (Lise Lachapelle, directrice générale du Vidéographe, Marie Brodeur, vidéaste et membre du Conseil d'administration des Productions réalisations indépendantes de Montréal (PRIM), Robert Morin, cinéaste et vidéaste, Marc Paradis, vidéaste, Réjean Perron, agent culturel au ministère des Affaires culturelles et Charles Mathieu Brunelle, directeur général de PRIM, qui animait la discussion) a rivalisé de talent et de clarté pour faire la démonstration que la vidéo, cela n'existe pas. Comme la solitude. Poètes, allez!

La question posée: «Faut-il exiger que la vidéo ait une place à elle au sein des organismes subventionneurs? selon quels critères?». Questionnons plutôt l'indéniable: le rôle de la recherche et de l'expérimentation dans notre société. Chapeau aux orateurs. D'en être arrivé là d'où les vidéastes sont partis, 20 ans plus tôt: du salon, devenu *entertainment center*. Interrogeons alors ceux qui posent la question: «Les «décideurs» doivent-ils se rendre immédiatement responsables de leurs programmes et rendre leurs institutions culturelles cohérentes?».

La question du financement de la vidéo indépendante, de sa production, ne se résoudra pas à partir du système de l'art, ni même de la création, et peut-être en partie grâce à celui de la production indépendante... Cette question sera résolue quand les vidéastes et les cinéastes auront accès aux ondes et participeront aux programmations des télévisions, publiques et privées, qui devront les financer. Des trois associations qui représentent les vidéastes québécois, l'AVIQ, l'Alliance et l'Association des professionnels de la vidéo du Québec — via la Fédération nationale des communications — les deux dernières participaient aux audiences du C.R.T.C. qui se sont tenues en mars 1993.

Les vidéastes totaux (en ordre)

Dans la réalité, voire en dehors du débat, ces Rendez-vous du cinéma québécois ont permis à l'être issu de l'hybridité d'affirmer qu'il existe. C'est le profil assez fascinant d'un hypercréateur que nous proposait la vidéo des Rendez-vous du cinéma québécois, capable de nous extirper du néant une installation, un film et quelques bandes, en un clin d'œil.

D'abord dans les réalisations désincarnées des nouvelles technologies. Tassons-nous, faisons place à la folie du troisième millénaire, à son golem interactif, Frankenstein peut se recycler en gérontologie: l'art a pris un coup de vieux.

Viennent ensuite Huguette Miron et Gabrielle Schloesser, inscrites au programme vidéo (**Attraper la ressemblance**, une coréalisation, et **l'Enfant étoilée** de Gabrielle Schloesser). Les deux jeunes artistes présentaient aussi une installation, **Écran de l'amour**, à l'Université du Québec à Montréal. Érigée en territoire exploréen, l'installation, présentée en marge des Rendez-vous du cinéma québécois, traitait une matière en marge du cinéma: des films et des vidéos pornographiques, récupérés dans une poubelle...

L'hypercréateur se révélait toutefois dans sa forme la plus précise en les personnes de Hugo Brochu et de ses acolytes. Les travaux que Brochu a pilotés étaient inscrits au programme film, (**Pour l'amour de Salomé**), vidéo, (**Mets et mots**), et l'installation **Vanité**, qu'on avait pu voir aux derniers Printemps de PRIM, a été installée dans le hall de la Cinémathèque québécoise. Produit minutieux de la révolution culturelle préconisée dans les années 70, Hugo Brochu est un étudiant en communications qui a d'abord fait des études en arts plastiques.

L'hypercréateur serait le fruit de ma seule imagination si Michèle Waquant, qui vit et travaille en France,

n'était venue faire son tour, question de nous rappeler qu'elle est Québécoise, et qu'elle se situe au premier rang de l'art québécois. Elle présentait dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois le film et la bande qu'elle a tirés de l'installation exposée au Musée d'art contemporain de Montréal, **Débâcle**, jusqu'au 31 janvier.

La vidéo, pour elle aussi, n'existe pas: «Le tableau se réfère à la composition, à l'harmonie ou aux contrastes, et c'est une réflexion sur l'icône, tandis qu'en vidéo, il n'y a pas d'image, il n'y a que la fluidité, les passages et les mouvements.» Ses images figuraient parmi les plus éloquentes des Rendez-vous du cinéma québécois, au chapitre des documentaires notamment. Que l'art s'en mêle, enfin!

En terminant, soulignons l'installation de Christian Langlois, **le Sale à manger** qui requiert une demi-tonne de pommes de terre, quatre écrans et trois tables à pique-nique. Sans son appareillage plutôt lourd, elle aurait très bien trouvé sa place dans le restaurant que les organisateurs aménagent pour les festivaliers.

Le Malheureux magnifique

Je n'étais pas retourné sur la rue Saint-Denis depuis plus de 15 ans, pourtant, je n'ai jamais quitté la ville. Quelques heures avant d'avoir 20 ans, j'ai biffé cette rue de ma carte de Montréal, en me promettant de ne plus m'y rendre que par hasard, les yeux fermés, et seulement pour me rappeler les prisons, les cloisons de l'exil et l'éveil de ma génération à un monde qui avait perdu son imagination. Entre 1970 et 1983, le Vidéographe avait aussi pignon sur la rue Saint-Denis, à quelques pas du *Malheureux magnifique*, la sculpture de Pierre-Yves Angers... Depuis qu'ils ont déménagé leurs pénates vers le nord, les deux monuments nous disent: *le Malheureux magnifique*: «Les citoyens du trottoir exproprient les parcs.» Et le Vidéographe: «Sauvegardez ma mémoire!»

Je ne connaissais pas le Vidéographe à l'époque, je ne connaissais pas mon époque, à l'époque, je n'y mettais pas les pieds... Je me souviens d'une façade qui n'a jamais été remplacée, derrière une vitre sale, qui élaborait l'impénétrable métaphore des idéaux menacés.

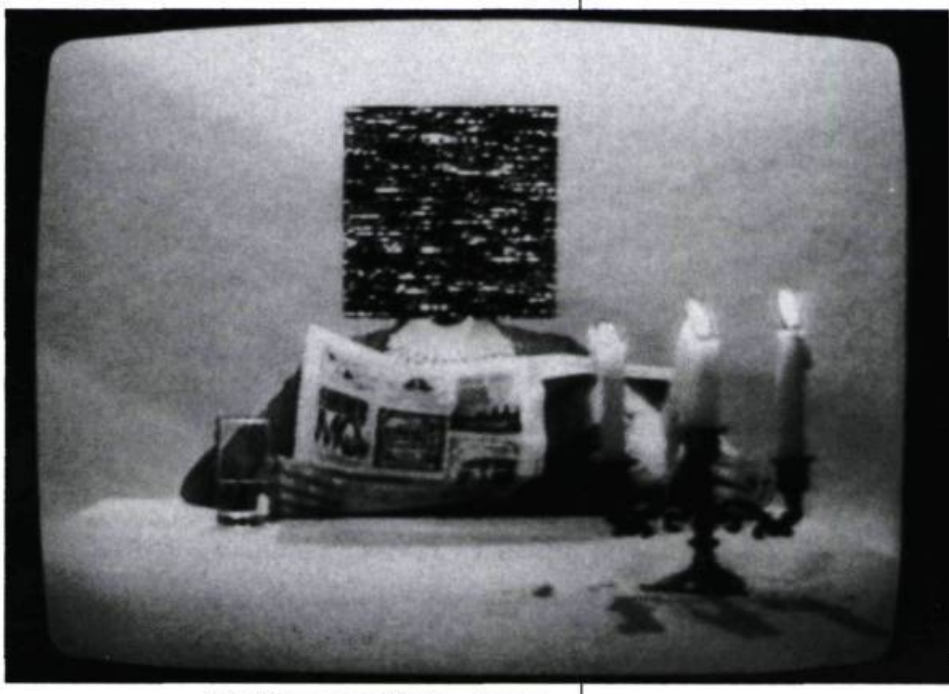
Le soir où l'on projetait **Vidéographe, vu et par** de René Roberge, qui inaugurait la nouvelle salle de l'Office national du film, de redoutables souvenirs se sont emparés de moi, à cause du lieu. Redoutables, parce qu'ils n'avaient jamais eu lieu. Mais à cause de la vidéo, j'assistais à leur bal monstrueux. Ma frayeur atteignit des sommets étourdissants lorsque je me rendis compte que l'histoire se répétait, 20 ans plus tard, et retournait sur les lieux du meurtre des grands projets.

Vidéographe, vu et par de René Roberge tient compte d'une matière importante, une soixantaine de documents d'archives, sauvés par la peau des fesses (sans jeu de mots). René Roberge a laissé toute la place à la documentation visuelle, qui plonge dans les limbes collectifs, montrant le bébé quelques heures avant l'avortement.

Je ne parle pas de celui du Vidéographe, lequel, comme on sait, connait plutôt un rayonnement international, mais de l'avortement d'un fol espoir, celui que les gens puissent se reconnaître à l'écran.

René Roberge a compris que son commentaire devait s'effacer devant la tragédie. Du «territoire adverse» que le centre occupait, à la guerre des ondes dont les vidéastes furent les premières *casualties*, les passages historiques se lisent comme au cinéma muet. Écrits dans un langage paradoxalement futuriste, souvent lourd, sans syntaxe, ils créent toutefois un suspense qui colle bien au scénario essentiellement politique construit autour des événements qui ont conduit à la création de ce doyen des centres autogérés. ■

La bourse de la SOGIC remise à la meilleure bande a été décernée à ***Locomotive Blues*** *de Michael Hogan et Éric Michaud et* ***les 14 Définitions de la pluie*** *de Louis Bélanger et Denis Chouinard, ex-æquo. Le jury était composé de Josette Bélanger, de Jean-Pierre Saint-Louis, vidéastes et de Jean-Claude Marineau, critique de cinéma.*



Le Sale à manger de Christian Langlois